

Douce incertitude

Rêves de jeunesse d'Alain Raoust

Charles-Henri Ramond

Volume 38, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2020). Compte rendu de [Douce incertitude / *Rêves de jeunesse* d'Alain Raoust]. *Ciné-Bulles*, 38(3), 52–52.



Rêves de jeunesse

d'Alain Raoust

Douce incertitude

CHARLES-HENRI RAMOND

Présenté dans une section parallèle du Festival de Cannes en 2019, **Rêves de jeunesse**, quatrième long métrage d'Alain Raoust, se lance dans l'exploration des doutes de jeunes adultes en transition. Un sujet archiconnu certes, mais qui, dans les mains de ce cinéaste indépendant œuvrant depuis plus de 30 ans dans l'ombre de la production française traditionnelle, emprunte des détours inattendus, nichés aux confins du drame intimiste, de la comédie romantique et de la chronique sociale. L'histoire est celle de la placide Salomé qui, après avoir fini des études d'architecture, trouve un travail d'été dans une déchetterie jouxtant une petite ville du sud de la France. Avec son blouson à paillettes, son langage direct et son univers de télé-réalité, la délirante Jessica surgit à l'improviste, rompant la relative quiétude de ce lieu paisible, propice à la réflexion et à l'égarément.

Le *clash* de cultures que tout oppose donne à Raoust et à sa scénariste Cécile Vargaftig (**Oublier Cheyenne** de Valérie Minetto, **Stormy Weather** de Solveig Anspach) l'occasion de se pencher sur une société dans laquelle bon nombre de citoyens évoluent en marge, loin des

chemins balisés par la routine métro-boulot-dodo. Les deux jeunes femmes incarnent la confrontation de pôles d'attraction contraires, tiraillant une jeunesse instable, prise dans un monde qui ne leur ressemble guère. De retour dans la région où elle a passé quelques mois durant son adolescence, Salomé vit dans le souvenir d'une amourette à la destinée tragique. Depuis, elle se cherche et tente de faire le point sur ses aspirations sentimentales et professionnelles. Il en va de même pour Jessica, banlieusarde tout aussi incertaine qui a choisi de se réfugier dans une réalité virtuelle pour ne pas voir en face l'image qu'elle projette d'elle-même.

Le spectateur retrouve dans ces portraits la noble ambition des auteurs de révéler des êtres torturés, plus complexes que les contours convenus qu'ils arborent. De style minimaliste, l'exercice évite le pathos et n'est pas exempt de loufoquerie, notamment dans un épisode mettant en scène le très rare Jacques Bonaffé, dans la peau d'un cinquantenaire également abandonné par le système. Hélas, cette apparition — qui rappelle le sens de l'absurde cher à la comédie italienne des années 1970 — manque à l'étroit dans un ensemble par ailleurs très réaliste. Malgré cet écart passager, le récit réussit dans l'ensemble à rendre compte de la souffrance intérieure de ses prota-

gonistes, jamais enfermés dans l'instabilité de leur condition. Que ce soit la culpabilité de Salomé ou le nomadisme affectif de Jessica, incapable de socialiser autrement que par le biais d'un accomplissement personnel formaté, manipulé par les lois du spectacle-divertissement.

Pour autant, le ton adopté n'est ni sarcastique ni triste. On y trouve en effet une vision surréelle de la vie, magnifiée par les plans larges embrassant des décors naturels arides, très proches de l'iconographie du western. Leur isolement est palpable, tout comme leur errance. De certitude en incompréhension, de joie en déception, le grand écart émotionnel des personnages est incarné avec justesse et nuance par une distribution de comédiens peu connus. En son centre, le regard mutin de la Belge Salomé Richard brille de mille feux. Elle retrouve un rôle tout en retenue, très proche de l'épuré **Baden Baden** de Rachel Lang, drame inédit au Québec qui lui avait valu le Magritte du meilleur espoir féminin du cinéma belge en 2017. À ses côtés, Estelle Meyer (**Nos vies formidables** de Fabienne Godet) livre une performance énergique et drôle, mais qui révèle aussi un être en profond décalage par rapport à ce qui est attendu d'une jeune femme de son âge. Un charmant duo qui donne à lui seul toute la saveur de ce petit film sans prétention, résolument placé sous le signe de la délicatesse. **EB**



France / 2019 / 92 min

RÉAL. Alain Raoust **SCÉN.** Alain Raoust et Cécile Vargaftig **IMAGE** Lucie Baudinaud **SON** Maxime Gavaudan **MUS.** Dead Combo **MONT.** Jean de Certeau **PROD.** Tom Dercourt **INT.** Salomé Richard, Yoann Zimmer, Estelle Meyer, Jacques Bonaffé **DIST.** K-Films Amérique